

Les légendes québécoises en classe multiethnique au primaire

Noëlle Sorin et Suzanne Pouliot

Numéro 169, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69565ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sorin, N. & Pouliot, S. (2013). Les légendes québécoises en classe multiethnique au primaire. *Québec français*, (169), 107–109.

Les légendes québécoises en classe multiethnique au primaire

PAR NOËLLE SORIN ET SUZANNE POULIOT*

En ce début de XXI^e siècle, les systèmes d'éducation de la grande majorité des sociétés occidentales sont caractérisés par la diversité ethnoculturelle, linguistique et religieuse. Dans ce contexte de pluralisme où s'inscrit le Québec, l'apprentissage du savoir-vivre ensemble est une des pierres angulaires d'une formation de qualité. Une éducation interculturelle qui prône la primauté du français et des valeurs comme la laïcité et l'égalité des droits des femmes et des hommes est une éducation sans frontières. Les jeunes nouvellement arrivés s'éveillent certes à la culture du pays d'accueil, mais le processus d'intégration s'inscrit aussi dans une relation de réciprocité et requiert de la part des jeunes de la société hôte de s'ouvrir à la diversité, dans le respect mutuel. La littérature pour la jeunesse en tant que lieu d'intégration privilégié, en tant que porteuse de culture et de valeurs, favoriserait le dialogue des cultures.

Pour y parvenir, il importe que les lectures soient abordées dans des réseaux structurés afin de permettre aux élèves de se construire des références culturelles solides et organisées tout en s'initiant à la culture d'accueil. Les avancées de la recherche en didactique de la lecture litté-

raire, où on s'intéresse plus au lecteur qu'au texte, s'avèrent une voie prometteuse pour provoquer cette rencontre entre le jeune natif d'ici, l'immigrant et l'œuvre littéraire.

LA LECTURE EN RÉSEAUX

La lecture en réseaux est une démarche pédagogique innovante qui puise aux théories de la réception et à la didactique de la lecture littéraire. L'idée de lecture en réseaux par la mise en relation de textes vise la construction d'une mémoire culturelle, à la fois singulière et collective, tout en accueillant la culture de l'élève. En effet, cette lecture permet de créer des ponts d'une œuvre à l'autre, de comparer les œuvres entre elles, dans une sorte de « mise en résonance des textes¹ ».

Les réseaux sont multiples. Ils peuvent être intertextuels (les textes parlent d'autres textes), intratextuels (autour d'un auteur), génériques (constantes et variantes d'un genre), transgénériques (éléments constitutifs du récit : construction du personnage, dialogue, narrateur, etc.), hypertextuels (pastiche, parodie), centrés sur un personnage (ex. : le loup), symboliques (ex. : les mythes), thématiques (ex. : la guerre, l'amitié).



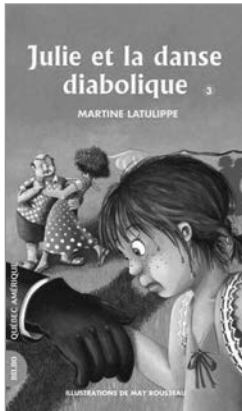
Henri Julien, *La Chasse-galerie*, 1906, Musée national des beaux-arts du Québec.

*

Noëlle Sorin
Université du Québec
à Trois-Rivières

Suzanne Pouliot
Université de Sherbrooke

Cette lecture en réseaux pourrait être mise à l'honneur en classe de français multiethnique par l'intermédiaire d'activités pédagogiques innovantes, telles que le cercle de lecture littéraire², le journal dialogué, l'étude comparative et le groupe aquarium ou technique du « bocal de poissons³ ». Il va sans dire qu'en classe multiethnique les dispositifs seraient à modifier.



TROIS RÉSEAUX DE LECTURE LITTÉRAIRE
Souscrivant à la finalité culturelle de l'école québécoise, nous visons l'éducation interculturelle de tous les élèves. Pour ce faire, avec la coopération de quatre enseignantes au 2^e cycle du primaire, des projets de lecture littéraire ont été élaborés par la mise en réseaux de légendes québécoises adaptées pour la jeunesse. Ces réseaux sont construits soit autour d'une figure emblématique (le diable, à partir de la légende *Rose Latulipe*), soit autour de plusieurs adaptations d'une même légende (celle de *La chasse-galerie*), soit autour de l'archétype des peurs enfantines (*Le Bonhomme Sept-Heures*). Les légendes données à lire permettent aux élèves de découvrir le patrimoine littéraire du Québec et ainsi de se familiariser avec la culture de leur milieu d'accueil.



Dans les quatre classes impliquées, les projets de lecture en réseaux se sont réalisés à partir d'albums, de mini-romans et d'anthologies ; ils se sont étalés sur plus de deux semaines, à raison de 90 minutes par intervention environ. Les enseignantes ont procédé sensiblement de la même façon. Dans un premier temps, elles ont fait appel aux connaissances antérieures des élèves sur ce qu'est une légende et les légendes qu'ils connaissaient. À la suite de cette introduction, les élèves ont questionné leurs parents et grands-parents sur les légendes connues. Ensuite, selon les réseaux, la lecture proprement dite a commencé soit par la légende d'origine, soit par une adaptation pour la jeunesse en album, soit par une transposition intertextuelle en mini-roman. Quel que soit le réseau, la lecture comme telle a été réalisée par l'enseignante au groupe classe et durant cette lecture collective, le questionnement direct a été privilégié.



1 ROSE LATULIPE. LA FIGURE DU DIABLE DANS LA LÉGENDE QUÉBÉCOISE

La légende de Rose Latulipe est une ancienne légende canadienne-française et acadienne. Elle compte plus de 200 versions, mais une des plus connues reste celle de Philippe Aubert de Gaspé, fils, publiée en 1837. C'est l'histoire de Rose Latulipe, une jeune fille frivole que le diable, déguisé en beau danseur, a séduite et qui est punie pour avoir transgressé les interdits et pactisé avec lui.

Ce réseau de lecture hypertextuel et intertextuel autour de la légende québécoise a commencé par la lecture du mini-roman *Julie et la danse diabolique*, de Martine Latulippe (2004), suivi de l'album *Le baiser maléfique* de Robert Soulières (1995) et de trois adaptations de la légende provenant d'anthologies destinées aux jeunes. S'est ensuite ajouté *La rose et le diable* de Cécile Gagnon (2000). Le diable, beau danseur, en est la figure centrale. Cette légende étant très imprégnée des préceptes de la religion catholique, avec ses interdits et ses permissions qui régissent la vie des gens, l'expérience en classe a révélé que sa lecture a été une découverte culturelle pour tous les élèves, qu'ils soient du Québec ou d'ailleurs, catholiques ou non. Ce constat a permis aux deux enseignantes concernées de profiter de cette occasion inusitée pour clarifier et expliciter certaines réalités qui ont marqué l'histoire religieuse du Québec. Elles ont également réalisé que les élèves avaient une idée très limitée de ce qu'est le diable. Par contre, la plupart ont bien saisi le message que transgresser les règles peut avoir des conséquences fâcheuses.

2 LA CHASSE-GALERIE. ADAPTATIONS D'UNE MÊME LÉGENDE

La chasse-galerie est une invention du diable. C'est un canot volant qui permet à qui l'emprunte de se rendre n'importe où, très rapidement, quels que soit les obstacles. Cependant, pour en profiter, il faut vendre son âme au diable. Une veille de Jour de l'an, des bûcherons, campés sur un chantier en plein bois, s'ennuyaient, qui de sa famille, qui de sa fiancée. Ils se laissèrent tenter par la « chasse-galerie » pour retourner chez eux le temps de la soirée. Cependant, sous peine de perdre leur âme, ils promirent de ne pas blasphémer durant la traversée, de ne pas heurter le clocher des églises avec leur canot et d'être de retour avant six heures le lendemain.

Ce réseau, de type hypertextuel, met en correspondance les diverses versions adaptées pour les jeunes de cette légende québécoise. La version pour adultes la plus connue est celle d'Honoré Beaugrand, écrite en 1900, mais il existe plusieurs adaptations pour la jeunesse qu'on peut lire dans des anthologies. Quelques albums et mini-romans reprennent cette légende en l'édulcorant⁴ ou en la transposant dans d'autres univers⁵. Les élèves ont particulièrement apprécié la transposition de Marc Laberge, *L'envolée fantastique*, où la chasse-galerie n'est pas un canot mais un lac gelé qui, au moment de la fonte des glaces, s'élève dans les airs grâce à des canards, ramenant chez eux un père et son fils avec de quoi subsister jusqu'à la saison nouvelle.

D'après l'enseignante, au-delà de la légende, ce qui a passionné les élèves c'est la possibilité

d'arrêter le temps. Par ailleurs, tout comme les enseignantes qui ont expérimenté le réseau précédent, l'enseignante s'est rendu compte que les élèves, toutes origines confondues, manquent totalement de culture religieuse catholique ; le diable, notamment, n'a aucune connotation religieuse pour eux. Le travail des bûcherons, tel qu'il se pratiquait autrefois, n'avait guère de résonance non plus.

3 LE BONHOMME SEPT-HEURES

ARCHÉTYPE DES PEURS ENFANTINES

« Le Bonhomme Sept-Heures » est un personnage fictif maléfisant. Au Canada français et au Québec, on brandit ce rôdeur menaçant pour effrayer les jeunes enfants et ainsi les rendre plus obéissants. L'étymologie la plus répandue veut que ce terme vienne de l'anglais *bone setter* (le rebouteux ou le ramancheur), qui guérissait les luxations et autres fractures ou brûlures par des moyens empiriques. Le mot se serait déformé de bouche à oreille pour devenir *Bonhomme Sept-Heures*. Une autre explication veut qu'autour des années 1890, la personne qui allumait les réverbères fonctionnant au gaz ou à l'huile se nommait *bomb setter*. Cette personne devait le faire avant sept heures. Le mot se serait déformé pour devenir *Bonhomme Sept-Heures*, soit un personnage se promenant à la brunante, difficile à identifier et que les parents mentionnaient pour faire peur aux enfants qui refusaient de se coucher.

Cette légende est encore bien vivante, comme en témoignent ces quelques propos d'élèves : l'un dit ne plus croire au *Bonhomme Sept-Heures*, car même s'il se couche tard, le personnage légendaire ne le visite plus ; un autre affirme : « il ne vient jamais me voir ».

Le réseau symbolique autour de cet archétype est construit à partir de deux adaptations tirées d'anthologies, de l'album *Un tartare pour le Bonhomme Sept Heures* d'Alain Reno et du minroman *Julie et le Bonhomme Sept Heures* de Martine Latulippe. Ce réseau invite à une lecture comparative des quatre versions lues collectivement ou individuellement. L'enseignante avait notamment pris soin d'enregistrer en mode audio certaines versions pour mieux accompagner les élèves immigrants et ceux en difficulté d'apprentissage. En effet, la classe de cette enseignante s'est avérée la plus multiethnique de nos quatre classes, 75% des élèves provenant de l'Afrique subsaharienne. Ils avaient une bonne connaissance des contes et légendes de leur pays d'origine et ont pu établir de nombreux liens avec les textes du réseau. Par ailleurs, ce qui a particulièrement captivé les élèves, quelle que soit leur culture d'origine, c'est la part du vrai et du faux, dans toutes ces histoires.

CONCLUSION

À travers ses politiques éducatives et sociales et cette volonté du savoir-vivre ensemble, le Québec s'affirme comme modèle de société interculturelle prévoyant les modalités d'une intégration à la culture commune, soit la culture québécoise majoritaire. Les jeunes d'âge scolaire, qu'ils soient nouvellement arrivés au pays ou qu'ils soient issus de la société d'accueil, sont appelés à s'ouvrir au monde et à l'Autre, différent d'eux-mêmes.

Toutefois, pour le jeune issu d'une autre culture, l'ouverture à l'Autre, la rencontre de la différence, l'appréhension de valeurs et de composantes culturelles éloignées des siennes commandent une certaine éducation interculturelle que pourrait relever la littérature pour la jeunesse. En effet, en tant que produit culturel, elle favoriserait l'accès à la culture d'accueil, à travers le patrimoine légendaire québécois par exemple, tout en instaurant le dialogue entre les cultures, les légendes étant de tous les imaginaires. *

Notes et références

- 1 Catherine Tauveron (dir.), *Lire la littérature à l'école*, Paris, Hatier, 2002.
- 2 Serge Terwagne, Sabine Vanhulle et Annette Lafontaine, *Les cercles de lecture*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 2001.
- 3 Jocelyne Giasson, *Les textes littéraires à l'école*, Montréal, Gaëtan Morin éditeur, 2000.
- 4 Denise Houle, *Contes québécois*, ill. de Katherine Sapon, Ottawa, Éditions Ville-Marie, 1980 ; Madeleine Chénard, *La chasse galerie*, Sillery, Ovale, 1980.
- 5 Cécile Gagnon, *La Rose et le Diable*, St-Lambert, Soulières éditeur, coll. « Ma petite vache a mal aux pattes », 2000 ; Marc Laberge, *L'envolée fantastique*, Montréal, Planète rebelle, coll. « Conter fleurette », 2005.

Corpus d'œuvres pour la jeunesse

DE VAILLY, Corinne, *Mon premier livre de Contes du Québec*, St-Bruno-de-Montarville, Les Éditions Goélette, 2009.

LATULIPPE, Martine, *Julie et la danse diabolique*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Bilbo jeunesse », 2004.

LATULIPPE, Martine, *Julie et le bonhomme Sept heures*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Bilbo jeunesse », 2005.

RENO, Alain, *Un tartare pour le bonhomme Sept heures* (sic), Montréal, Les 400 coups, 1997.

SAVAGE, Michel et Germaine ADOLPHE, *Le Québec en contes et légendes*, Montréal, Modus Vivendi, 2007.

SOULIÈRES, Robert, *Le baiser maléfique*, ill. de Stéphane Jorisch, Montréal, Les 400 coups, coll. « Billochet », 1995.

TARDIF, François, *Légendes du Québec*, ill. Delphine Bodet, Montréal, Parfum d'encre, 2009.

